

ANTOINE MATHA



Épitaphe

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

Extrait de la publication



# **CONTINENTS NOIRS**

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

*L'Afrique — qui fit — refit — et qui fera.*

**Michel Leiris**

**ANTOINE MATHA**

# Épitaphe

roman

**CONTINENTS NOIRS** *nrf* **GALLIMARD**



*La solution la plus simple serait, bien sûr, de laisser l'âme dans sa cage... ne plus désirer que la nourriture, le couvert, les vêtements.*

ÉZÉCHIEL MPHAHLELE





**P**ar qui commencer ton évocation ?

Par le gisant qui m'offrit, ultime leçon, une vision moderne des vanités ?

Par le malade qui m'a donné à vivre l'épreuve la plus douloureuse de mon existence ?

Le sapeur, plein aux as, tiré à quatre épingles toujours ?

L'ami fidèle, qui m'a longtemps offert le gîte et le couvert ;  
l'ami dévoué, qui m'a libéralement accordé le loisir de vivre ?

Le réparateur de vélomoteurs qui grugeait ses clients ?

L'adolescent sans repères, qu'un aîné du quartier, dépourvu de scrupules, utilisait à sa guise ?

Le petit garçon, étrange coïncidence, né le même jour que moi, la même année, et qui fut de tous mes méfaits d'enfance ?

La vie est un banquet où la foule innombrable des valets mène en carrosse ses maîtres. Moi, j'ai choisi de prendre dans l'un des carrosses une place qui ne m'était pas réservée. Ancien enfant de chœur, élevé dans la contemplation des anges et l'effroi des fins dernières, dressé par la fêrule d'un père instituteur à révéler la culture et le diplôme, mes ambitions n'étaient pas tes ambitions. Mais nous étions liés : un même rythme nous faisait marcher du même pas, à la même cadence.

Je t'aimais et tu n'es plus, aujourd'hui. Me voici avec ces

souvenirs, pour dire celui que tu fus, sans rien travestir, et nos années communes, la mort qui nous a séparés, la douleur dans mon cœur. Pour payer ma dette.

C'est la récréation, dans une cour d'école, quelque part sur le continent que l'on dit noir. Une partie de foot se dispute, acharnée. La balle en caoutchouc parvient à l'ailier nommé Raymond ; il la contrôle du pied droit. Beau geste. Par un habile passément de jambes, il feint de s'engager à gauche, déporte l'arrière qui le marque, fonce vers les buts adverses. Admirable. Un autre arrière, venu à la rescousse, se précipite sur lui. Raymond accélère sa course, tente un grand pont. Il n'a pas assez mesuré son geste et c'est la collision : il est violemment projeté hors du terrain, les jambes écartées, si bien que son short se déchire. Ce que, jamais, il n'eût voulu que l'on sût est découvert : il est incirconcis. Une salve de rires interrompt la partie. Quolibets et railleries fusent de toutes parts. Le sexe encapuchonné offert et honteux, Raymond reste sans réaction, cloué au sol par les moqueries qui le piquent comme des banderilles. Comme je suis le plus zélé à le railler, une bagarre s'ensuit entre lui et moi. Nos compagnons de jeu, loin de s'interposer, par leurs cris nous excitent, nous poussent au crime. Pendant que nous nous colletons, échangeons des coups, roulons par terre, le maître, alerté par les filles, survient. Il nous empoigne fermement, nous traîne jusqu'à la petite pièce attenante à la classe et nous y enferme. Privés de l'excitation de l'arène, surtout occupés du châtement qui nous attend, nous renonçons à combattre. Mais le différend subsiste : nous nous regardons longtemps en chiens de faïence. Le maître nous

apporte nos affaires. Quand nous nous attendons à être sévèrement fouettés, curieusement, il nous ordonne de recopier, mille fois : je ne me battraï plus à l'école. L'hostilité entre deux personnes ne persiste, souvent, que par le fait de tiers, partisans ou adversaires, qui en entretiennent la flamme. Dans ce réduit où nous sommes reclus, notre conflit perd sa force. La confrontation change de forme : je sors de ma collection de billes une émeraude que j'exhibe fièrement ; Raymond fait parade d'une turquoise ; j'admire avec ostentation un lapis-lazuli ; il me répond avec une agathe. Je fais briller un saphir dans la lumière qui nous parvient par la haute lucarne ; il y fait étinceler un diamant. Ces enchères nous lassent et nous nous mettons à notre pensum. Plus tard, les bruits de la classe qui se vide nous distraient de notre fastidieuse besogne : nous prenons conscience que nous ne rentrerons pas manger à midi. Cette commune infortune nous rapproche. Notre amitié naquit de la faim qui nous tenailla ce jour-là et des crampes qui ankylosèrent nos mains. Que nous ayons pu la nouer et que, de surcroît, elle ait duré, fut un motif d'étonnement autour de nous. Nous étions aussi différents par le caractère et l'éducation qu'on pouvait l'être. J'étais un petit garçon calme et obéissant. La férule de mon père m'avait enseigné la discipline ; le catéchisme m'avait inculqué la notion du bien et du mal. Raymond était frondeur. Le décès de son père, le seul être qui eût pu lui mettre le mors à la bouche, en avait fait une girouette, que le vent tournait du mauvais côté. Quand j'apprenais patiemment *L'Art d'être grand-père* ou « Le Semeur », telle fable de La Fontaine ou de Florian, tel poème de Jean Richepin, Raymond polissonnait, tourmentait sa mère.

Raymond et moi faisons maintenant équipe commune

aux tournois de billes, qui occupent nos récréations, avec les matches de foot. Avant de commencer, l'un d'entre nous creuse un petit trou, appelé « le pot ». Il trace ensuite une grande ligne, dite « la marge », à environ dix mètres de celui-ci. Deux joueurs commencent alors une partie à élimination directe. Ils se tiennent debout, d'un côté et de l'autre du pot, lancent leur bille vers la ligne. Celui qui s'en rapprochera le plus sera le premier à lancer de nouveau la sienne, en direction du pot cette fois. Que la bille d'un des concurrents dépasse la marge et la priorité est automatiquement accordée à son adversaire. Il s'agit alors de rentrer la bille dans le trou, à un moment quelconque de la partie ; puis, de la main ouverte, la paume sur le sol et le pouce contre la bille, de tracer un demi-cercle, comme on le ferait avec un compas. La main maintenue au sol, afin de respecter l'empain, qui est la distance réglementaire à partir de laquelle on doit viser la bille de son concurrent, le joueur se concentre. S'il la manque, le jeu se poursuit ; s'il l'atteint, la partie est gagnée. Chacun des deux partenaires de l'équipe victorieuse choisit alors dans la collection des perdants deux billes qui lui plaisent et les en dépossèdent. Afin de ne pas nous faire dépouiller de nos bijoux, Raymond a trouvé une astuce : lorsque la partie tourne en notre défaveur, je dois escamoter nos plus belles pièces. Un jour, je m'empêtrai dans ma manœuvre : notre combine est découverte. Les règles changent : on fait le compte de toutes les billes avant le tournoi et, en même temps qu'ils suivent la partie, les deux équipiers qui ne jouent pas se surveillent. Raymond est adroit : nous gagnons souvent. Quand d'aventure il nous arrive de perdre, il refuse de céder nos billes. Le ton monte, une altercation s'ensuit, qui tourne court, à cause du « serpent », le fouet torsadé du maître. Excédés, nos camarades

refusent désormais de jouer avec nous. Raymond et moi sommes réduits à faire des parties sans enjeu et sans intérêt. Les querelles dont il était coutumier, mon ami se gardait bien de les provoquer en classe. Les châtimements corporels que le maître nous infligeait étaient souvent d'une grande violence, et il valait mieux ne pas faire partie de ceux qui avaient le malheur de le mettre en colère. Mais on aurait dit parfois qu'un démon l'aiguillonnait, lui inspirait des idées qui lui eussent valu une correction mémorable, s'il s'était fait prendre. Un jour, il me dit, dans la cour : Tu sais, Hélène, eh bien ! elle n'a pas de culotte... Comme je refuse de le croire, il entreprend de me le montrer. Il glisse un petit miroir sous le pupitre d'Hélène et de son amie Mathilde, de sorte que, placés derrière elles, nous voyons, lorsqu'elle écarte les jambes, qu'elle est nue sous sa jupe. Quand le maître nous fait face, nous affectons un air sérieux. Sitôt qu'il a le dos tourné, nous plongeons dans la vulve offerte. Ce voyeurisme ne provoquait pas d'émoi sensuel. Ce qui le motivait, c'était le sentiment, triomphant, d'accéder à un inviolable secret. Aussi, quand nous rencontrions Hélène dans la cour, nous rengorgions-nous, comme si nous eussions possédé la faculté de regarder à travers ses vêtements. Je ne sais ce qu'elle pensait de nous. Je présume qu'elle nous prenait pour deux affreux garnements qui s'en faisaient accroire.

Il en était de ce voyeurisme comme des autres méfaits que nous commettions : j'y participais, certes, mais en même temps, par une sorte de dédoublement, une partie de moi-même s'en extrayait, pour rester en accord avec l'enseignement du catéchisme. Je savais l'enfer et ses démons, le paradis et ses anges. J'y croyais, comme à l'œil de Dieu, auquel nul ne peut échapper. J'avais en conséquence élaboré une casuistique qui me permettait de prêter mon

corps tout en préservant mon âme. J'escamotais les billes, mais l'idée n'était pas de moi ! Je me battais parfois, mais ce n'était jamais moi qui commençais ! Quand nous commetions des larcins, que nous allions marauder, invariablement je faisais diversion ou je me tenais aux aguets, tandis que Raymond opérait. Les rares fois où à mes yeux je m'étais indubitablement compromis, je ne m'endormais pas, le soir, avant de trouver les arguments qui tussent ma conscience. Raymond, lui, ne s'embarrassait pas de scrupules. Il ignorait les cas de conscience. La rue lui avait appris à tirer parti, simplement, des opportunités que la vie offre. Que cela eût nui à autrui n'importait pas. Seul comptait son intérêt. Un fait m'a longtemps intrigué pendant les premières années de notre amitié. Mon ami, dont la mère tirait de maigres ressources de la vente du charbon de bois, avait souvent plus d'argent de poche que moi. C'est le contraire qui aurait dû être, ma famille étant plus aisée. Il faisait en fait l'entrepreneur et le délateur. L'appel de la nuit l'emportant sur les objurgations de sa mère, il traînait souvent avec des garçons plus âgés jusqu'à des heures indues. Il en vint de la sorte à connaître l'autre vie du quartier, parallèle, qui se déployait à la faveur de l'obscurité. Il lui arriva de découvrir telle femme mariée s'introduisant, discrètement, chez son amant. Quand donc il manque d'argent, il va voir le cocu, monnaie d'abord ce qu'il a à lui dire au sujet de sa femme, avant de lui en révéler les infidélités. Pris de jalousie, le malheureux la questionne, la harcèle, la persécute, menace de la battre. Elle jure ses grands dieux, crie son innocence, affirme être victime d'une calomnie ou d'un complot ourdi par des envieuses. Le mari feint de se laisser convaincre. En réalité, il charge mon ami de la surveiller, contre une petite rétribution, quand son travail le requiert loin de chez lui. Pour

celles qui ne pouvaient s'absenter nuitamment de leurs foyers, les jours de marché étaient l'occasion de rencontrer leurs amants. Raymond était alors mis à contribution : il rapportait aux intéressés l'heure et l'endroit des rendez-vous. Ce faisant, il avait de l'argent de poche et le couvert mis chez les uns et chez les autres. L'année de notre certificat d'études, nous nous fréquentâmes moins. Non qu'une brouille nous eût séparés ou que mon père m'eût interdit de le voir. Quelqu'un avait plutôt fait irruption dans sa vie. C'était Onassis, un aîné du quartier qui s'en fut autrefois chercher fortune à Paris, une ville dont il ne savait rien à l'époque, sinon qu'il y avait quatre saisons, de la neige et du bonheur. Ses fantasmes lui représentant l'armateur grec Aristote Onassis comme un modèle, il prit son nom, rêva de sa fortune et de sa vie. Avant son départ, il proclamait à tout venant que l'argent coulerait à flots à son retour, que la misère serait la préhistoire de sa vie. Mais les rigueurs de cette ville sans aménité le firent déchanter. Pris tous les matins dans la fourmilière laborieuse qui se déversait du métro pour s'en aller trimer, lassé de remettre sans cesse sur le métier un rêve qui tardait à se réaliser, il devint amer. L'anonymat de sa vie, le cloître exigü de sa chambre et la solitude, les avanies xénophobes, la misère sexuelle et la nostalgie le découragèrent. Une aubaine s'offrit à lui : à l'époque, les travailleurs étrangers — on ne les appelait pas encore les immigrés, ce vocable infamant —, longtemps pressurés dans le cadre d'une politique devenue électoralement périlleuse, furent soudain jugés indésirables. Une aide au retour leur fut proposée. Onassis encaissa la sienne ; il s'acheta des costumes, un téléviseur, un magnétoscope et une chaîne hi-fi, quelques accessoires qui devaient témoigner de sa réussite et rentra au pays. Portant beau, parfumé



comme une serre, arrogant comme un coq, méprisant comme une douairière, il devint l'attraction du quartier. Les femmes, subjuguées, n'avaient d'yeux que pour lui. Les hommes, gonflés d'envie, le maudissaient nuit et jour. Par je ne sais quelles circonstances, Raymond devint l'entremetteur d'Onassis et celui-ci son mentor. De ce qu'il s'entendait à lui rabattre les femmes qu'il convoitait, Onassis se prit d'affection pour ce collaborateur efficace. Qu'il menait grande vie ! Il courait les bars toute la nuit, rentrait le matin, avec une fille, chaque fois différente, quand les autres s'en allaient gagner leur vie. Il se levait au milieu de l'après-midi, mangeait, moulé dans un peignoir en soie, se préparait à sortir vers six heures. Enfin tiré à quatre épingles, il s'en retournait à la bringue, juché sur son vélomoteur étincelant. Raymond passait le plus clair de son temps chez lui. Ébloui par tant de faste, enivré par les parfums raffinés qui s'exhalaient des vêtements d'Onassis, il s'offrit à faire le factotum, zélé et honoré. Il s'occupait du ménage, portait le linge à la blanchisserie, cirait les chaussures, astiquait le vélomoteur, se chargeait des courses. Il éconduisait enfin les importuns qui risquaient de troubler le sommeil de l'armateur. Lorsqu'il s'était acquitté de ses tâches, Onassis, étendu sur son lit, lui racontait Paris, c'est-à-dire le VIII<sup>e</sup> arrondissement, plus exactement le faubourg Saint-Honoré. Les générations d'Africains qui ont abordé cette capitale l'ont fait avec des repères géographiques particuliers. Pour celles qui aspiraient à la culture du maître, le VI<sup>e</sup> arrondissement et ses institutions vénérables en étaient le centre de gravité. Les masses laborieuses, comme on disait autrefois, élirent le XX<sup>e</sup>. Les générations actuelles, toutes tendances confondues, vont en pèlerinage au faubourg Saint-Honoré. Ce qui rassemble tout ce monde, c'est le tapage vestimentaire. Étrange, cet

amour des belles sapes ! À quoi tient-il ? À notre goût traditionnel de l'apparat, des signes et des insignes ? Au colon qui exigeait de ses subordonnés qu'ils fussent impeccablement mis ? À un désir de reconnaissance ? À une vanité foncière ? J'ai connu un Africain qui me dit un jour, avec ravissement : Notre président est mieux habillé que le vôtre... Son président, autocrate notoire, pouvait en somme attenter aux libertés et prévariquer à sa guise, pourvu qu'il admirât sa garde-robe. Il ne lui venait pas à l'esprit que, sous un soleil de plomb, échanger ses aises contre un trois-pièces, fût-il du meilleur faiseur, est peut-être une anomalie. Raymond en vint ainsi à connaître par cœur le VIII<sup>e</sup> arrondissement et ses grandes boutiques de fringues. Onassis lui représentait tous ces lieux comme autant de jalons d'un parcours initiatique, qui aboutissait le jour où, sortant d'un grand magasin, on exhibait enfin le costume qu'on venait d'y acheter. L'imagination chauffée à blanc, Raymond se laissa gagner par le credo qu'Onassis lui serinait, à savoir qu'il n'est pas besoin d'aller à l'école pour réussir. Il en était l'irréfutable exemple. Mon ami délaissa ses études. Il restait chez Onassis, pour boire sa parole ou pour regarder des feuilletons télévisés que celui-ci avait enregistrés. Il y était invariablement question de personnages satisfaits de leurs millions de dollars et de leurs propriétés de conte oriental, de leurs piscines vastes comme des lacs et de leurs grosses cylindrées. Quelques chagrins d'amour dérisoires donnaient un semblant de vie à ce monde irréel. Que quelqu'un comme Onassis eût identifié sa vie et son bas-ventre était certes déplorable. Mais c'était sa vie. Le malheur, que dis-je ? la tragédie, est que ses quatre mots d'ordre : bien s'habiller, bien manger, bien boire, bien baiser, forment la croix sur laquelle des potentats-jouisseurs ont cloué nos pays qui saignent à l'écart des

écrans de télévision. De mon côté, je travaillais dur. Mon père, qui mettait un point d'honneur à ce que je fusse reçu parmi les tout premiers, veillait à ma préparation avec un soin particulier. Il me répétait souvent : Si tu n'as pas de diplômes, tu ressembleras à Onassis, qui ne sait ni lire ni écrire. Ce qui pour moi signifiait : tu ressembleras à cet Onassis, ce rien. Il y avait là une mutation dans notre manière traditionnelle d'estimer quelqu'un. Un homme estimable, autrefois, était droit, juste et intègre. Dites à un Africain moderne qu'un tel est énarque, polytechnicien, docteur en ceci ou en cela. Aussitôt l'autre est comme transfiguré, une aura l'entoure ; il est soudain doté de pouvoirs qui le rendent capable d'accomplir des miracles. Et nos pays vont cahin-caha, au gré de leurs diplômés, qui jouent furieusement des coudes pour parvenir aux premières places, afin de se partager rentes et prébendes. On m'inculquait la sotte vanité du diplômé, tandis qu'Onassis injectait à mon ami les vaines espérances du simple jouisseur. Il lui répétait : Tu verras, petit, plus tard, on sera riches tous les deux... On ne boira plus d'eau, rien que du champagne... On mangera les produits de chez Fauchon...

— Qui c'est, Fauchon, grand Onassis ?

— C'est l'épicerie des riches, à Paris... Les vivres qu'on y trouve sont tellement raffinés qu'ils parfument la merde... On ne foulera plus le sol, on nous tramballera en chaises à porteurs de chez nous à notre voiture, et de notre voiture jusque dans les grands magasins du faubourg Saint-Honoré...

Cette semence tombait dans une terre fertile. Elle germerait. Paris deviendrait l'obsession de Raymond, sa quotidienne rumination. Quelques mois plus tard, Onassis, dont le pécule commençait à fondre, envisagea d'ouvrir une

petite épicerie, afin de se renflouer. Il lui fallait pour cela s'approvisionner de l'autre côté du fleuve, au Zaïre, où les produits étaient meilleur marché, à cause de la faiblesse de la monnaie locale. Seulement les douaniers zaïrois étaient coriaces. Non qu'ils fussent particulièrement intègres, mais parce qu'ils rackettaient les voyageurs. Comme le cours du zaïre était artificiellement élevé, fluctuant de surcroît au gré des tripatouillages des bureaux de change officiels, les transactions au marché noir étaient bien plus avantageuses et bien plus recherchées. Beaucoup tentaient de se soustraire à cette escroquerie légale, en cachant leur argent ou en se mettant sous la protection d'un douanier qui se laissait volontiers acheter. Quand donc, dans la petite pièce où on contrôlait les voyageurs qui étaient débarqués, ces douaniers découvraient de l'argent dissimulé, ils menaçaient de prison le contrevenant, avec une fureur ou une indignation calculée. Le malheureux, effrayé à l'idée de croupir dans une geôle qu'on lui représentait bien sordide, se laissait dépouiller d'une partie de son argent, contre sa relaxe. Il n'avait de toutes les façons aucun recours, les collègues et les chefs, tout aussi véreux, étant partie prenante de cette arnaque. Les douaniers nommaient le fruit de leurs rapines : les haricots des enfants. La kleptocratie locale ayant consciencieusement pillé le pays, le gros de la population en était réduit à ne manger que du riz et des haricots, les seules denrées qui étaient à sa portée. Tout leur était bon qui permît de compenser leurs salaires de misère, jusqu'à cette extravagance qui leur faisait par exemple demander à un passager parfaitement en règle, afin de le prendre en défaut, son laissez-passer, son carnet de vaccination, son certificat de baptême ou de mariage, enfin son acte de naissance, pour le comparer avec les autres documents. L'acte

Justine MINTSA

Histoire d’Awu

Boniface MONGO-MBOUSSA

Désir d’Afrique

L’indocilité Supplément au Désir d’Afrique

Scholastique MUKASONGA

Inyenzi ou les Cafards

La femme aux pieds nus

Tidiane N’DIAYE

Les Falachas, Nègres errants du peuple juif

Le génocide voilé

Donato NDONGO

Les ténèbres de ta mémoire

Patrice NGANANG

L’invention du beau regard

Arnold SÈNOU

Ainsi va l’hattéria

Amal SEWTOHUL

Histoire d’Ashok et d’autres personnages de moindre importance

Les voyages et aventures de Sanjay, explorateur mauricien des Anciens Mondes

Sami TCHAK

Place des Fêtes

Hermia

La fête des masques

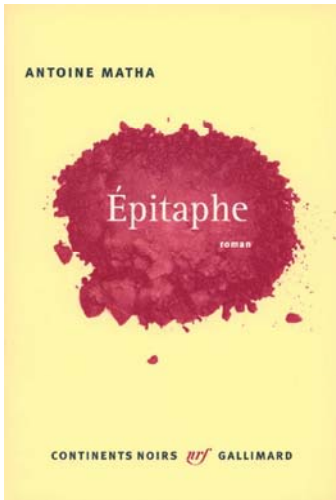
Amos TUTUOLA

L’ivrogne dans la brousse

Abdourahman A. WABERI

Rift Routes Rails

Transit



# Épitaphe

## Antoine Matha

Cette édition électronique du livre *Épitaphe*  
d' *Antoine Matha*  
a été réalisée le 27/10/2009 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070125111)  
Code Sodis : N32120 - ISBN : 9782072311277